

MÉMOIRES JUIVES

présenté
par Lucette Valensi
et Nathan Wachtel



a COLLECTION
ARCHIVES

Lucette Valensi, co-directeur des *Annales*,
spécialiste de l'histoire sociale
du Maghreb et du Moyen-Orient, est l'auteur, entre autres ouvrages,
de *Fellahs tunisiens* (1977) et de *Juifs en terre d'Islam*.
La Communauté de Djerba (avec A.-L. Udovich, 1984).

L'essentiel des travaux de Nathan Wachtel
porte sur l'anthropologie historique du monde andin
auquel il a consacré *La Vision des vaincus* (1971).
Tous deux enseignent à l'École des hautes études
en sciences sociales où ce livre est né
d'une recherche et d'un séminaire communs.

© Éditions Gallimard-Julliard, 1986.

À la mémoire de L. W.

Écoutez...

Écoutez ces voix toutes proches¹. Elles nous parviennent de Paris et de ses banlieues, de Strasbourg ou de Clermont-Ferrand. Ecoutez parler des gens très ordinaires : une femme qui a été couturière, une autre femme de ménage, plusieurs qui ont toute leur vie veillé au foyer familial, quelques hommes d'affaires dont l'un est aussi poète et collectionneur d'œuvres d'art, des médecins, un comptable, un horloger, des maroquiniers, et plusieurs tailleurs ; des gens riches qui ont fréquenté les casinos et les stations thermales, des lettrés qui parlent comme des livres, et des pauvres qui n'ont jamais appris à lire.

Écoutez ces voix, elles viennent de si loin. Car tous ces gens ont passé leur enfance, leur jeunesse, parfois la plus grande partie de leur vie à plus de mille kilomètres à vol d'oiseau : Casablanca-Strasbourg, 1 800 km ; Alexandrie-Paris, 2 800 km ; Bizerte-Sarcelles, 1 200 km ; Kalisz-Clermont-Ferrand, 1 600 km ; Berlin-Rabat-Paris, 4 000 km. Oui, leurs voix viennent de loin. Deux tiers des personnages qui vont entrer en scène sont nés entre la fin du XIX^e siècle et la Première Guerre mondiale, les autres, pour la plupart, entre les deux guerres. Tous sont juifs et chacun à sa mode. Et c'est pourquoi un jour ils ont quitté leur pays natal. Pourquoi, à vrai dire ? Pourquoi être juif devait conduire, tôt ou tard, à plier bagage et à prendre la route ? Pourquoi tous ces chemins devaient-ils mener en France ?

À la fin des années 1970, nous (Lucette Valensi et Nathan Wachtel) avons entrepris de poser ces questions à des Juifs vivant en France, mais nés sur le vaste théâtre du monde. Votre histoire, leur avons-nous dit, est une histoire importante. La société à laquelle vous apparteniez n'existe plus, elle s'est éteinte sans laisser d'archives, et vous avez été le témoin d'une période mouvementée. Racontez-nous.

Les quelque cinquante biographies qui se croisent dans les pages qui suivent ne constituent pas ce qu'en termes professionnels on appelle « un échantillon représentatif » de la population juive en France évaluée aujourd'hui à cinq cent mille individus environ, de

conditions variées, et issus eux-mêmes de communautés diverses qui comptaient avant la Seconde Guerre mondiale plusieurs millions d'individus. La simple disproportion entre ces chiffres suffit à dissiper toute illusion. Elles ne constituent pas non plus l'ensemble des récits que nous avons enregistrés. Car au moment de rendre la parole à ceux qui avaient accepté de se raconter, une sorte de dialogue s'est instauré entre des personnages qui ne s'étaient pourtant jamais rencontrés. Ils enchaînaient sans le savoir sur des thèmes que d'autres avaient abordés, s'entendaient, s'opposaient, se répondaient les uns aux autres. Nous avons donc orchestré ce dialogue, renonçant à restituer certaines biographies et de larges fragments de celles que nous avons retenues.

Or, ces destins singuliers n'en sont pas moins exemplaires. Chacun, au cours d'une histoire propre, a joué sa vie sur des déterminations sociales et historiques. Chacun, retraçant le profil de son existence, utilise les mots, les tons, les valeurs de la culture à laquelle il appartient. Chacun, parlant de soi, parle de « nous », parle pour « nous ». Sans doute est-ce un effet partiel de la question initiale qui était posée. Ces histoires rapportent des expériences qui sont restées gravées dans le souvenir, mais non pas toutes les expériences mémorables. Si nous avons appelé l'attention sur d'autres aspects du destin de chacun — les amours, la carrière professionnelle, la traversée de la Seconde Guerre mondiale en Europe ou de telle révolution en Orient — d'autres souvenirs auraient émergé pour tisser un autre récit. D'emblée, notre demande plaçait la mémoire à la croisée du destin individuel et du destin collectif. Mais quand Suzanne T. prend la plume pour couvrir les pages d'un cahier d'écolier du récit de sa vie en Algérie, elle fait surgir les mêmes séquences de la grande histoire et les mêmes moments cruciaux de son existence qu'un groupe de femmes interrogées pourtant sur les pratiques familiales en Algérie hier, en France aujourd'hui. La mémoire individuelle s'est donc faite multiple, chaque protagoniste se posant en sentinelle qui, recevant les paroles des générations anciennes, les repassait à celles qui nous suivront.

Aussi les récits qui vont suivre apportent-ils les fragments d'une histoire orale de la période que leurs narrateurs ont vécue, et des fragments d'une ethnologie de leur milieu. Mais ces fragments ont été sélectionnés selon une logique qui n'est ni celle de l'historien ni celle de l'ethnologue. L'historien de métier repère et trie, en fonction d'une question quelconque, les faits qui, mis en série, vont permettre de répondre à la question. Objectif : non pas la vérité, mais la connaissance. Savoir, comprendre, faire comprendre.

L'historien n'est plus, il a cessé d'être aujourd'hui le mémorialiste de son prince, de son église ou de sa nation. L'ethnologue, quant à lui, observe et met en série les pratiques sociales qui font sens pour la société qui les produit, car la culture, construction symbolique de l'expérience collective, est une condition majeure d'existence et de reproduction d'un ensemble social. En quoi l'opération de mémorialiste est-elle indépendante de ces deux entreprises ? En ceci que l'historien et l'ethnologue aspirent plus ou moins explicitement à l'exhaustivité et à l'objectivité. « Ils » sont extérieurs au jeu et veulent l'appréhender sous le plus grand nombre possible de facettes. Ils se voient placés au-dessus du jeu, en position de mieux le voir que l'acteur, même s'ils demandent à celui-ci de leur fournir, sous la forme d'actions et de paroles, les éléments de leur construction intellectuelle. Il faut au contraire avoir été acteur du drame pour se rappeler. « Je », sujet de l'action, garde et cultive le sentiment du passé ; son récit, subjectif, est nourri d'émotions, à la différence de la construction rationnelle du chercheur de métier. Il s'agit bien d'un récit, autrement dit d'une fiction, d'une construction semblable à celle de l'historien ou de l'ethnologue, et non pas de la transcription directe et immédiate de l'expérience vécue. Mais de cette construction, l'enjeu est différent. Faire son autoportrait, c'est décliner son identité. Or si les souvenirs d'enfance de l'individu façonnent l'identité de l'adulte, la mémoire conforte ici l'identité collective. Rapportés « par cœur », comme on dit, les récits que nous avons recueillis traduisent la formation et la transmission d'une mémoire collective pour laquelle bons et mauvais souvenirs n'ont de sens que parce qu'ils illustrent une expérience partagée².

Sans doute est-il illusoire d'imaginer le chercheur en position de neutralité, extérieur à l'objet qu'il construit et aux résultats qu'il élabore. Chacun des moments de son entreprise lui tient à cœur et à tripes, et nul ne revient indemne d'une enquête qui aboutit. En ce qui nous concerne en tout cas, nous savions que nous ne serions pas extérieurs et objectifs. Si effacés que nous ayons voulu être au cours des entretiens, entre-temps il y a eu, et c'est sur notre initiative, dans les cadres posés par notre première question, que se déclenchaient les souvenirs. Nous avons voulu cette connivence qui nous reliait aux narrateurs, et quand elle manquait à s'établir, le discours était convenu, compassé, il sonnait faux. Un jeu d'esquive, de défense se mettait en place, qui dissimulait plus qu'il ne révélait. Nous avons en nous présentant, et sans même avoir à le dire, proposé, accepté et conclu un pacte avec nos interlocuteurs : un contrat par lequel ils attendaient de nous que nous écoutions leurs

paroles pour les porter sur les pages d'un livre, puisque c'était notre métier d'en produire.

Les interviews ont généralement été réalisées chez les personnes interrogées. Parfois, sur leur demande, la rencontre a eu lieu dans le brouhaha d'un café ou en la présence d'amis et de proches convoqués pour l'occasion. Julien, que Marx aurait classé dans la catégorie des « conspirateurs de profession » et qui n'a pris racine nulle part pour avoir bourlingué depuis l'âge de dix-huit ans, ne nous a jamais reçus chez lui, mais il nous a tenus éveillés de longues nuits entre Montparnasse et l'École militaire. Élie B., qui de sa longue carrière à facettes multiples voulait souligner ses activités d'homme de lettres, nous a convoqués dans un café littéraire du quartier Latin. Ainsi le choix du lieu de nos entretiens fournissait déjà un indice sur le personnage que l'on voulait mettre en scène ou léguer à la postérité. Mais le plus souvent, c'est dans l'intimité domestique que nous avons été invités à entrer. Dans ces intérieurs, presque rien de ce qui était exposé aux regards ne rappelait le lieu d'où on était parti. Un médecin collectionnait les contrats de mariage (kettoubot) enluminés du XIX^e siècle, un autre avait rapporté de Tunisie de ces objets — nord-africains ou non — que l'on pourrait trouver dans un magasin d'antiquaire. Mais de la vie d'hier, on n'exhibait généralement aucun objet. Si on avait « sauvé les meubles », ceux-ci n'étaient sûrement pas de bois massif. Il y a donc du vrai dans l'histoire drôle qui dit que les Juifs sont de bons violonistes parce qu'on peut facilement emporter un violon.

Les traces du passé qui refaisaient surface, c'étaient d'abord les mots, le flot de paroles qui se déversait une fois le contact établi. Puis venaient des images, et les personnages qui avaient peuplé le récit resurgissaient maintenant dans des photographies de famille. Images de joie, car par nature ces documents ne veulent retenir que les événements heureux et les moments de loisir. Parfois, d'un parcours bouleversé par la dernière guerre, ne subsistaient qu'une ou deux photos qui prenaient alors valeur de reliques. Or, c'était précisément par un acte de piété qu'on avait voulu parler : « Tu vois, nous dit Georges F., dont la famille a été exterminée en déportation, mes enfants ne connaissent même pas le nom de ma mère » (elle s'appelait Esther). Il réparait donc un oubli, comme on répare une faute, en nous racontant son enfance.

Venaient enfin les aide-mémoire par excellence, les pâtisseries. Presque infailliblement, les rituels importants, les événements marquants, étaient associés dans les souvenirs à un mets particulier dont on nous décrivait la préparation et dont on nous livrait la recette. Bientôt, ces souvenirs se matérialisaient sous nos yeux,

comme la madeleine de Proust : sous la forme de petits gâteaux. Se préparant à recoller pour nous des morceaux de leur passé, nos interlocuteurs avaient refait les gestes oubliés, confié à la bouche du four le soin d'exhaler les parfums perdus. En nous offrant ces pâtisseries, ils pouvaient mieux nous faire partager les associations d'idées et d'images que leur préparation avait fait surgir, et nous communiquer directement la saveur qu'avait la vie d'hier.

Mots, images et saveurs ont fait de nous les complices des destins dont nous avons recueilli l'histoire. Depuis le début de notre collecte, plusieurs des voix que nous allons entendre se sont tuées. À l'égard de ces disparus s'impose à nous le même devoir que celui qu'ils éprouvaient, vivants, envers leurs morts. Nous voici à notre tour sentinelles donnant le mot de passe. Écoutez.*

* Les règles de notre métier nous imposant de ne pas publier le nom des personnes interrogées, nous avons conservé leur prénom suivi d'une initiale quelconque, et de leurs lieu et date de naissance. Les noms des personnes citées dans leurs souvenirs ont été modifiés, sauf lorsqu'il s'agit de personnages célèbres.

Nous voulons remercier ici chaleureusement Raymonde Adda, Henri Benzakki, Joëlle Bahloul, Arlette Chorna, Claudine Guittoneau, Claudine Herzlich, Alex Kurc, Nine Moatti, Véronique Nahum-Grappe, Gérard Namer, Suzy Sitbon, Jean-Claude Sitruk, Monica Tiffenberg, pour les interviews qu'ils ont réalisées — avec ou sans nous — et qu'ils nous ont autorisés à utiliser. Même lorsque nous ne les avons pas rapportés dans ce livre, ces textes ont nourri notre réflexion et ont infléchi le choix de ceux que nous avons retenus. Nous avons enfin tiré profit de la confrontation de notre expérience avec celles de Doris Bensimon-Donath et de Dominique Schnapper.

Remercions aussi Aby Wieworka qui a bien voulu traduire et transcrire pour nous une longue interview en yiddish, ainsi qu'Alexandre Derczansky qui nous a généreusement apporté l'aide de son érudition. Enfin nous avons bénéficié du soutien matériel du Centre de recherches historiques de l'École des hautes études en sciences sociales, et du ministère de la Culture, Direction du patrimoine, auxquels nous sommes également reconnaissants.

Personnages *

1. *Claire A.*, belle femme née en 1916 à Constantine, Algérie. Arrivée en France bien plus tôt que le reste de la famille, dès 1948, elle a été ouvrière et paraît affranchie. Elle n'en éprouve pas moins le besoin quotidien de parler arabe : « Je trouve que c'est la plus belle langue... Tous les jours, il me vient trois, quatre mots en arabe, je les dis, n'importe où je me trouve. »

L'entretien a lieu chez elle, dans l'odeur du café. Elle montrera une photographie de son père jouant de la mandoline (il était lui-même né en 1885 et avait tenu boutique à Constantine). Claire A. est la cousine germaine des deux narratrices suivantes. On la retrouvera p. 29, 225, 271.

2. *Alice B.*, née en 1913 à Aïn Beïda, Algérie. Restée célibataire, elle a vécu en compagnie de sa mère en Algérie comme à Paris. Elle fait office de mémorialiste et de généalogiste familiale, personnage dont on trouvera un autre exemple plus loin. On verra de nouveau Alice B. p. 30, 114, 268, 277.

3. *Manou B.*, née en 1926 à Aïn Beïda, Algérie, a exercé le métier de technicienne à Paris. Voir p. 31, 62, 66, 111, 231, 267, 272, 273, 275. Ces trois interviews ont été réalisées par Raymonde Adda.

4. *Tita*, née à Tunis en 1902, a été interrogée chez elle, dans le quartier de Belleville à Paris, par son petit-fils, jeune enseignant d'histoire. C'est lui qui a traduit de l'arabe le long récit qu'elle fait de sa vie : fille d'un petit cordonnier et d'une femme de lessive, épouse d'un fripier ambulant, veuve à trente-six ans, analphabète, elle s'emploie successivement comme domestique, femme de chambre dans un hôtel, ouvrière. Une vie recrée d'épreuves, un récit plein d'humour et de tendresse. Voir p. 31, 57, 211.

5. *Camilla N.*, née à Tripoli avant 1900. Nous l'avons interrogée chez elle. Bel accent italien, manières élégantes. Servant le thé, elle se rappelle un prince turc en exil à Tripoli et réduit, comme elle aujourd'hui, à préparer lui-même son thé. Image de

* Par ordre d'entrée en scène. On ne présente ici que les personnages principaux.

grandeur déchuée : ses souvenirs d'enfance présentent en effet une série de vignettes illustrant un conte merveilleux. Voir p. 35, 49, 62, 63, 147, 159, 216, 219.

6. *Laure A.*, née à Istanbul vers 1910, se qualifie elle-même d'enfant gâtée. Elle nous reçoit chez elle, dans un déshabillé rose ; elle est maquillée, coiffée, et ses cheveux sont teints en blond. Elle nous dit n'avoir gardé de l'Orient que son goût pour les sofas, sur lesquels elle passe ses journées. C'est donc étendue sur un sofa qu'elle nous fait le récit d'une jeunesse dorée. Elle a gardé un fort accent, introduit dans son discours des expressions anglaises, allemandes ou italiennes, démontrant ainsi la bonne éducation qu'elle a reçue, un des thèmes centraux de sa biographie. Rien ne rappelle Istanbul dans l'appartement qu'elle occupe, pas même un de ces précieux tapis dont son père faisait le commerce. Voir p. 37, 66, 146, 156, 208, 221.

7. *Gabriel D.*, né à Salonique vers 1910, arrive en France après avoir été interné dans le camp de concentration d'Auschwitz et soigné en Suède. À Paris il exerce le métier de marchand forain. Au cours de l'entretien, réalisé par Monica Tiffenberg, il montre une photographie de jeunesse, « lui à dix-sept ans, ses sœurs, ses cousines, tous des mômes, chacun sur son vélo », dans des vêtements à la mode des années 1920. Monica Tiffenberg commente « comme vous étiez beau ! » et lui de répondre : « Eh oui ! nous sommes des Espagnols ! » L'orgueil ibérique surgit dans d'autres souvenirs de Séfarades d'Istanbul et Salonique. Voir p. 38, 66, 69, 109, 213, 253, 274.

8. *Ida O.*, née à Salonique en 1906, en France depuis les années 1920. Veuve d'un négociant en tissus dans le quartier du Sentier à Paris, elle a connu une certaine aisance. Elle nous reçoit chez elle, offre un thé accompagné de pâtisseries saloniennes qu'elle a préparées et achetées à notre intention : seule trace du pays d'origine, avec quelques objets de facture européenne, mais rapportés de Salonique, et une abondante collection de photographies qu'elle commente avec une grande vivacité, un accent et des expressions fortement saloniens. Voir p. 38, 67, 113, 212, 214, 220, 260.

9. *Georges X.*, né à Tunis en 1908, a fait ses études de médecine à Paris, exercé en Tunisie, émigré au début des années 1960. Il nous reçoit chez lui, au milieu des meubles et de la riche bibliothèque qu'il avait déjà en Tunisie. Voir p. 40, 140, 144.

10. *Gioia A.*, née à Alexandrie en 1909. Gioia la bien nommée nous reçoit chez elle, tourne en dérision tout ce qu'elle rapporte et s'amuse de tout. Même l'exode qui la conduit, avec son mari et une

filles en bas âge, dans le midi de la France, au Portugal, en Afrique et enfin au Caire, est raconté sur le mode plaisant.

De sa vie en Égypte, elle n'a conservé que des photographies qu'elle commente pour nous. Mais ses souvenirs sont surtout remplis de saveurs de confiseries qui revivent pendant l'entretien, sous la forme de pâtisseries égyptiennes. Voir p. 46, 116.

11. *Edmond H.*, contemporain de la précédente, né au Caire, homme d'affaires. Les revers qu'il a subis en Égypte nourrissent un ressentiment encore très vif. De nouveau, rien dans son appartement ne rappelle sa longue existence en Égypte, sinon les pâtisseries qu'il prépare lui-même et dont il nous régale à chacune de nos rencontres. Voir p. 41, 149, 156, 263.

12. *Suzanne T.*, née à Sétif en 1910. Sollicitée par H. Ben-zakki, alors étudiant d'histoire, Suzanne T. a préféré écrire le récit de sa vie et lui en livrer les différents chapitres. Au cours de leurs rencontres, elle ajoutait des commentaires et des documents au texte qu'elle fournissait. Il nous la décrit vivant seule dans une H.L.M. de banlieue, gardant le verbe haut, un accent marqué, et une grande vivacité malgré des handicaps physiques. De sa cuisine, parvient « une odeur de piment et d'épices orientales », « l'accueil est chaleureux, spontané, la bouteille d'anisette est vite sur la table pour le visiteur ».

Son texte est d'abord une épopée de la vie quotidienne, avec le récit détaillé des conflits familiaux, de la naissance de ses dix enfants, de la mort de deux d'entre eux, des succès et revers professionnels du mari. C'est aussi un témoignage : Suzanne insiste volontairement sur le climat et les événements politiques, sur les conditions matérielles (par exemple, l'introduction de l'électricité domestique à Constantine en 1930) et sur tout ce qui lui paraît présenter un caractère exemplaire dans l'expérience qu'elle a vécue. Sous-tendant la chronique et le témoignage, on lit enfin une protestation dans cette autobiographie : protestation contre un présent qui ne la satisfait pas, car il y manque des êtres chers et disparus, il y manque les objets d'amour et de haine qui remplissent les souvenirs, il y manque la restitution, par ses enfants, de toute l'attention qu'elle leur a donnée.

L'écriture du récit est presque privée de ponctuation et son orthographe traduit les sons du langage parlé plutôt que la langue écrite. Il nous a fallu, à regret, rétablir l'orthographe et introduire une ponctuation, pour rendre ce texte intelligible à la lecture silencieuse. Voir p. 43, 53, 105, 221, 227, 230, 265, 267, 269, 273.

13. *Georgette D.*, née en 1899 à Tunis, dialogue avec son mari, né avant elle, un neveu né en 1906, et enfin l'épouse de celui-ci,

qui interviendra peu. La conversation est animée, constamment interrompue. On m'a conduite chez Georgette car elle est considérée comme la dépositaire de la mémoire familiale. De fait, sur la base d'indices ténus — un prénom, une adresse — elle reconstitue aussitôt la biographie d'un individu et de ses proches. Les noms qui peuplent ses propos dépassent finalement largement les limites de la parentèle. Le personnage du mémorialiste familial est un type social largement répandu. En Afrique du Nord, il (ou elle) enregistre oralement les données d'état civil, associées à des relations du type : « X. a fait sa *bar mitsva* quand Z. s'est marié et que Y. habitait telle rue. » Et on a recours à cette banque de données pour toute vérification d'identité*.

Le mari de Georgette est issu d'une famille livournaise, et par conséquent en position élevée dans la hiérarchie locale qui sera longuement évoquée au cours du dialogue, mais que nous n'avons pas reproduite ici. Voir p. 46, 116.

14. *Louise G.*, Aïn Beïda, 1921, est la cousine germaine de Claire A., Alice B. et Manou B. Voir p. 47, 113, 267, 273, 274.

15. *Papou N.*, né à Salonique en 1894, a été interrogé par sa petite-fille qui le décrit grand, droit, remplissant l'espace. Les cheveux abondants, « rejetés en arrière avec une folle élégance », il rit. Et quand il cesse de rire, « on peut voir le bleu de ses yeux, très bleus. Papou roule les " rrr " et parle avec ses mains, ou plutôt ses mains parlent aussi, en contrepoint ironique ou convaincu, avec ces gestes venus de loin, que plus personne n'a dans cette famille. Ce qui reste sur le papier ressemble si peu à Papou. Le ton de sa voix, le geste, les expressions du visage, tout est perdu sauf le sens, squelette noir sur le papier blanc ».

On le verra p. 48, 160, 255.

16. *Henri Z.*, né au Caire en 1913. Comme Edmond H., Papou N., le père de Laure A. et tant d'autres personnages qui apparaîtront au cours de ce livre, il est le truchement** par excellence : l'intermédiaire entre Orient et Occident, par sa maîtrise de plusieurs langues, par sa culture, par son métier d'importateur-exportateur ou de grand entrepreneur. Voir p. 50, 69.

* On retrouve ce personnage à Salonique : « La date de naissance, déjà toute une affaire. Que la cousine Rachel et la tante Binouta se rappellent (elles n'avaient que cela à faire) les naissances de nos vingt cousines, cela suffisait », Henriette ASSEO, « Du miel aux cendres... Où sont passés soixante-dix mille Juifs de Salonique ? », *Les Temps modernes*, n° 400, nov. 1979, pp. 828-845.

** Truchement, selon le dictionnaire de Littré : « celui qui explique à des personnes qui parlent des langues différentes, ce qu'elles se disent l'une à l'autre ».

17. *Mathilde B.*, née à Bizerte en 1892, nous reçoit chez elle dans un studio qu'elle occupe à Sarcelles. Subsiste, de son existence à Tunis, une table ronde autour de laquelle la famille prenait ses repas, les enfants préparaient leurs devoirs, et les amis jouaient aux cartes. Mathilde déverse sur la table d'innombrables photographies qu'elle commente. Elle perçoit sa vie comme un roman d'amour qu'elle veut laisser à la postérité (entretien réalisé par Lucette Valensi et Nine Moatti). Voir p. 63, 68, 102.

18. *Charles H.*, né en 1906 à Nysko, un *shtetl* de Galicie. Son père est d'abord greffier au tribunal, puis employé de banque. Charles fréquente le lycée polonais d'État, puis émigre en France (à Nancy), en 1924, pour faire des études de médecine. Après avoir épousé Hélène, s'établit dans une petite ville de la région parisienne. Pendant l'Occupation, se réfugie avec sa famille dans un village de la Creuse. Parle un français d'une grande élégance, modulé d'un léger accent. Voir p. 72, 94, 130, 236, 282.

19. *Georges F.*, né en 1915 dans la petite ville de Skarzysko-Kamiena (entre Radom et Kielce). Enfance vécue dans la misère, une « misère heureuse ». Fréquente le *heder*, puis à l'âge de treize ans devient apprenti tailleur. Il émigre en France en 1936 (à la suite de son frère parti en 1933). Se rend à Lyon après la rafle de septembre 1941, suivi par sa femme après la rafle du Vel' d'Hiv' de juillet 1942. Retour à Paris après la Libération. Il a gardé une vive nostalgie des lieux où il a vécu son enfance, et rêve de repasser le pont de son village. Voir p. 75, 82, 84, 86, 90, 92, 95, 99, 122, 127, 128, 131, 171, 234, 239, 241, 288, 323.

20. *Hélène H.*, née en 1906 à Bialystok, descendante d'une lignée de rabbins célèbres. Pendant la Première Guerre mondiale, se réfugie avec sa mère en Ukraine (à Ekaterinoslav). Émigre en France (à Nancy), en 1924, pour faire des études de médecine. Épouse Charles H. Une parfaite maîtrise de la langue française, qu'elle parle sans aucun accent. Voir p. 77, 169, 282.

21. *Lazare M.*, né à Kalisz en 1910, fréquente le *heder*, puis le lycée juif (hébreu). Étudiant pauvre à Varsovie, dans un séminaire du C.Y.S.H.O.W. (pour devenir éducateur). Milite au *Poalei Tsion* de gauche. Arrive en France en 1937, où il continue à militer. Engagé volontaire en 1939, est affecté à un régiment polonais qui passe la frontière suisse en juin 1940; interné dans divers camps, puis peut reprendre ses études de pédagogie en Suisse. Rentre en France après la guerre et travaille comme éducateur dans les maisons qui accueillent les enfants de déportés. Voir p. 78, 81, 123, 132, 239.

22. *Mathilde R.*, née en 1928 dans la banlieue parisienne, son

Écoutez ces voix toutes proches,
écoutez ces voix : elles viennent de si loin.
Écoutez parler ces gens très ordinaires :
tous sont juifs, chacun à sa mode ;
et c'est pourquoi un jour ils ont quitté leur pays natal.
Pourquoi ? pourquoi tous ces chemins
devaient-ils mener en France ?
Cinquante histoires de vie, provoquées puis recueillies
par Lucette Valensi et Nathan Wachtel,
cinquante destins se répondent pour raconter
cette histoire et pour évoquer une mémoire.
Mémoire individuelle et, inséparablement,
mémoire collective dans laquelle le souvenir n'a de sens
que parce qu'il témoigne d'une expérience partagée.
Ces voix juives venues de partout
racontent toutes l'exil et le deuil. Mais elles
disent aussi la volonté de survivre et de sauver
la mémoire du bonheur et de l'indicible. Inlassables,
elles répètent l'impératif biblique, l'obligation
essentielle et toujours actuelle : *zakhor*, souviens-toi.



9 782070 707980

ISBN 2-07-070798-9

A 070798



72 FF tc